

II.

En sortant de l'église pour me rendre à ma demeure, je suivis le sentier qui contourne la forêt. Des groupes de villageois sillonnaient la plaine où se balançaient les riches épis de la moisson.

Le chemin que je suivais était presque solitaire, car il ne conduisait qu'à deux ou trois maisons isolées.

Un homme marchait devant moi, et je ne tardai pas à l'atteindre. Le récit qui va suivre m'oblige à vous présenter cet homme.

Après avoir été sergent au quarante-deuxième régiment d'infanterie, Jacques Orval est revenu à la ferme paternelle, située dans le canton de Chartres. Il aperçoit de son jardin la magnifique cathédrale et la ville qui l'entoure. Jacques Orval n'a pas manqué de comparer les maisons de Chartres, groupées autour de l'église, à des poussins abrités sous l'aile maternelle. Les fermiers ont donc leurs heures de poésie ?

Aussi vaillant à la culture qu'à la guerre, Jacques est l'un des robustes enfants de la Beauce, graves et infatigables.

—Allons, sergent, lui dis-je, lorsque je fus près de lui—sergent est son nom de guerre—vous avez entendu le prône, et vous prierez à l'avenir.

—Je prie depuis longtemps, répondit Orval, et mieux que personne, je sais que la prière protège. C'est une histoire que je vous raconterai quelque jour.....

J'insistai pour avoir le récit, et le sergent, après avoir allumé son tabac, prit la parole.

III.

J'étais à Rome avec mon régiment, lorsque la guerre de 1870 fut déclarée. Rentrés en France, nous servîmes de noyau au 13^e corps d'armée, que formait le général Vinoy. Le jour de la bataille de Sedan, nous étions à Mézières, et le bruit du canon arrivait jusqu'à nous. Après l'admirable retraite du brave général Vinoy, notre brigade, formée des 35^e et 42^e, devint le noyau de l'armée pour la défense de Paris.

Après de nombreux combats, mon bataillon avait été envoyé à Vitry. Nous construisions une redoute et quelques ouvrages défensifs, mais la surveillance de l'ennemi inquiétait nos travailleurs.

L'ennemi choisissait les plus habiles tireurs prussiens et bavares ; ils se glissaient dans les moindres plis de terrain, homme par homme, et s'abritaient derrière les haies ou se plaçant dans des trous pratiqués dans le sol, ils observaient nos travaux et nos mouvements, tirant à coup sûr et disparaissant ensuite.

Notre commandant voulut opposer à cette tactique ténébreuse ce qu'il nomma une contre-mine. Il fit appel aux hommes de bonne volonté, tireurs expérimentés et faisant bon marché de leur vie. Je fus accepté et pris rang parmi ces enfants perdus.

Nous devions nous glisser en rampant jusqu'à une distance prescrite, observer l'ennemi sans être vus, et ne faire feu que pour tuer et non pour brûler de la poudre. La dernière recommandation du commandant fut d'en descendre le plus possible, afin de les dégoûter du jeu. "Soyez tout yeux et tout oreilles, nous dit le commandant, et

n'oubliez pas que vous êtes entourés de gaillards qui ne vous ménageront pas."

Un peu avant le jour, je m'enfonçai dans le lit d'un ruisseau à peu près desséché, et j'en suivis les sinuosités, me traînant sur les genoux et sur les mains, le fusil en bandouillière, un morceau de biscuit dans ma poche. Une ceinture maintenait autour de mon corps le revolver et la lorgnette de mon lieutenant. Une gourde pleine de café complétait mes provisions de guerre. Il était défendu de fumer, de se tenir debout et de faire le moindre bruit.

Arrivé près d'un gros arbre dont le tronc était entouré de broussailles, je m'arrêtai. Rasant la surface de la terre d'un rapide regard, je m'orientai. Choisy-le-Roi était devant moi, la Seine coulait à ma gauche, le fort d'Ivry s'élevait en arrière.

Je choisis ce point pour mon observatoire. Je creusai la terre avec ma baïonnette, puis au sommet du talus je formai une sorte de rempart que je couronnai d'herbes sèches, je pratiquai des ouvertures dans ce rempart afin de voir sans être vu. Tout cela était aussi petit que possible.

Après un quart d'heure d'immobilité, je tentai une reconnaissance plus approfondie. A une cinquantaine de mètres devant moi, je vis un chemin creux qui traversait un champ profondément labouré. Ce chemin était bordé d'une haie en partie détruite ; en quelques endroits, au contraire, la haie supportait des arbres abattus dont les branches formaient un fouillis impénétrable à la vue.

Des mottes de terre énormes, des amas de fumier, de profonds sillons donnaient à ce champ un aspect sinistre. C'était l'image de la destruction. Il y avait même les ruines de deux chaumières dévorées par les flammes.

Malheureusement, le sentier n'était point parallèle au ruisseau dans lequel je me trouvais. Il n'était donc pas impossible que je fusse à découvert sur l'un de mes flancs. Les courbes de ce ruisseau limitaient ma vue.

Je ne tardai pas à oublier que je servais peut-être de cible à quelques Prussiens, et me laissai distraire par les plus petites choses. Ces petites choses me firent oublier la mort toujours présente. Je m'intéressais à une fourmi qui traînait un fardeau plus volumineux qu'elle-même ; j'admirais un scarabée qui déployait ses ailes vertes sur l'écorce de l'arbre, et je redressais le plus délicatement possible la tige d'une petite fleur bleue que le ruisseau menaçait d'engloutir.

Le canon grondait au fort d'Ivry et au fort de Charenton, la fusillade se faisait entendre du côté de la Gare-aux-Bœufs et du Moulin-Saquet, les obus sifflaient au-dessus de ma tête éclatant de tous côtés. Mais les tempêtes de fer et de feu ne pouvaient me distraire de la fourmi, du scarabée et de la petite fleur.

Je n'oubliais cependant pas mon observatoire et je veillais. Une heure se passa, puis une autre, et je commençais à désespérer de ma mission, lorsque je crus voir dans le chemin creux, derrière un arbre, une main qui paraissait et disparaissait.

Bientôt, je ne pus en douter, l'ennemi était là, près de moi. J'eus recours à la lorgnette, et je vis, non sans émotion, la tête et les mains de l'homme tellement près, que je fis instinctivement ce que nous nommons une retraite de corps. L'homme ne me voyait pas, car il fouil-